



EN MARGE

Bleuïsme

Toute vérité est dans la nuance.

— Permettez-moi, Monsieur, une question indiscreète et préliminaire : êtes-vous bleuïste?

— Mais, Monsieur, vous avez affaire à un honnête homme...

— Ce n'est déjà plus une profession du temps de Jules Renard.

— ...et mes opinions politiques...

— Mais il ne s'agit point de la nuance d'une chemise !

— Vraiment? Au fait, le Bleuïsme, qu'est-ce que c'est?

— Ce que c'est? Eh bien voici. Lorsque deux hommes se parlent sans se comprendre, c'est de la philosophie. Lorsque, sans se comprendre un homme se parle à soi-même, c'est de la métaphysique. Le Bleuïsme, Monsieur, ça doit être une façon de métaphysico-philosophie : de quoi n'y entendre que du bleu, jusqu'à être bleu qu'elle ne doive rien au grec : le *Cyanisme* vous aurait au moins eu un petit air ésotérique tout à fait à la mode. Heureusement, ce Bleuïsme c'est, par surcroît, de la peinture, de la musique, voire de la musique en peinture. Et tout bleu que je sois en critique d'art, je n'hésiterai point à affirmer que cette peinture-là me semble, par instant, de bon cru : évidemment un Gustave Bourgogne ne pouvait nous verser du gros bleu... Poussez donc la porte du petit bar Férault, rue de la Boétie — un bar qui n'est qu'une galerie. Et tout soudain, des harmonies appropriées vous accueilleront : *Inachevée*, *Symphonie en ré mineur*. *L'Inachevée*? C'est à droite, les deux toiles sur la cimaise en pan coupé. Et la *Ré mineur*? Tout au fond, le petit triptyque...

— Qu'est-ce que ce tableau représente? demandait-on un jour à Cézanne.

— Cela dépend de qui le regarde, répondit-il.

Ces deux toiles, c'est donc l'œuvre de Schubert.

Ce panneau et ces deux petits volets, c'est donc celle de Franck.

Double vérité évidemment éblouissante pour Gustave Bourgogne.

Il serait fou de prétendre qu'elle le sera jamais pour M. Clément Vautel.

Voici dix ou quinze ans, n'admettait-on volontiers que la photo avait, une fois pour toutes, délivré la peinture de la haïssable obsession du modèle? Il paraît maintenant qu'écœurée des épures en désordre et des ectoplasmes en folie, elle va se remettre au charme défini et sans mystère du plat d'épinards et de la pipe froide ou des divers

avantages à sex-appeal de Mlle Zizi Pomponnette, modèle. Au profit de l'humble nôtre, qui n'a que trois pauvres dimensions, l'art déserterait bientôt ces univers à dimensions multiples dont la chimie nous a fait deviner les agréments. Rien que l'Univers Second en incessants feux d'artifices de formes, de substances, d'états, d'événements, de cataclysmes ou de miracles ineffablement neufs, rien que cet Univers en maëlstrom d'atomes désagrégés incessamment évanouis en un état encore plus subtil et dont on n'ignore plus qu'il est fait de grains de lumière et d'ondes, et sans doute de quelque chose qui est au delà de ces ondes et de ces grains, et de plus subtil encore, et pour qui nous n'avons point encore de nom, ni de nombre, rien que cet Univers mériterait bien d'inspirer des artistes, pour autant qu'ils aient des couleurs pour le peindre ou des sons pour le chanter. Car comment croire qu'il soit sans musique? De la musique, les sphères en ont? Et certaines expériences américaines ne viendraient-elles pas de transformer la lumière de Vénus, étoile du berger, en un son comparable, dit-on, à celui d'un pastoral chalumeau? Les électrons, planètes du Cosmos microscopique, doivent avoir eux aussi, une musique. Et qui sait? C'est peut-être là, celle d'un avenir qui dépassera les plus absurdes de nos rêves : n'est pas toujours par la porte de l'impossible qu'on entre dans la réalité des temps qui nous sont refusés?

Pendant pour cesser de jouer le Wells au petit pied, faudrait-il rappeler que les Musicalistes, à la suite du subtil Henry Valensi, s'étaient déjà aventurés aux frontières douteuses de ce monde-là? Sur ces frontières, c'est la musique que la peinture croyait rejoindre. Tous les arts d'ailleurs tendent à rejoindre la musique : « les parfums, les couleurs et les sons se répondent ». Baudelaire eut du génie, même si Monsieur des Esseintes ne fut qu'un fumiste et même si M. Héraut vient d'avoir raison, qui a découvert, par ce temps d'éternelles, que le fameux alphabet rimbaldien pourrait bien n'être, plutôt qu'une alchimie « pour grands fronts studieux », qu'un simple « alphabet colorié » à l'usage de la plus petite classe.

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu. Voyelles.

O Bleuïsme :

— Au'est-ce que ceci? demandait Gounod. Un ut? Mais non ! L'éternité.

-- Et ceci? interrogeait Chopin en donnant un sol. Du jaune ! C'est du jaune !

Du Jaune? doit sans doute s'écrier Gustave Bourgogne qui aime à solfier sans rien à la clef. Chopin devait être daltoniste... ou cocu : parfaitement ! Je suis bleuïste. J'entends du bleu. Superposez plutôt la gamme et le spectre :

Rouge	Orangé	Jaune	Vert	Bleu	Indigo	Violet.
<i>Do</i>	<i>ré</i>	<i>mi</i>	<i>fa</i>	<i>sol</i>	<i>la</i>	<i>si</i>

Vous voyez bien que le sol est du plus beau bleu ! Mais je vais plus loin. Entre le rouge « puissance matérielle » et le si, « puissance spirituelle », la dominante du bleu représente la pureté, la divinité et l'intelligence. Cela est indiscutable.

Je croyais, *teste Picard cum Prokofieff stratospheristis*, que le ciel n'était azur que par le misérable mélange d'oxygène, d'azote d'argon et d'ozone qui entoure notre globe terraqué. Mais non !

— L'espace est bleu, Monsieur, et bleu le rayon de l'étoile. Les Égyptiens étaient

bleuistes. Les quatuorcentistes l'étaient. Les impressionnistes aussi. Je le suis — comme Beethoven. Au commencement était le bleu...

Le peintre, fatigué d'avoir, avec une parfaite complaisance d'ailleurs, exégété son œuvre et sa doctrine, se recueille. Il nous réserve des paroles définitives et elliptiques :

— Après tout, croire, c'est douter... Au premier jour, Dieu créa la lumière. Erratum : « Au commencement était la lumière et la foi ». Tout est là.

Puis, plus simplement :

— C'est que, dès l'enfance, j'ai adoré la lumière...

Et au fait, voilà bien ce dont les quelques cent toiles de Gustave Bourgogne portent un lumineux témoignage. Avant tout, elles sont toutes — non point : presque toutes — de merveilleuses éclosions chromatiques. Sur un fond noir qui rappelle le cosmos (mais pourquoi pas plutôt le silence?) jaillissent et s'éroulent des gerbes, des fusées, des geysers, des accords en poussière d'arc en ciel. A voir cela de près, cela peut aussi bien « représenter » deux douzaines de bouquets imaginaires : et ce n'est rien de plus — s'il vous plaît — que les vingt quatre Préludes de Chopin. Plus loin, ces trois grandes flammes de bengale : la *Symphonie en ré mineur* de Franck. Plus loin encore ces deux cyclones qui semblent brasser ces multitudes, l'un portant un couple qui s'enlace, et l'autre la muse d'un rêve avorté : la *Symphonie en si mineur* de Schubert. Cependant pourquoi cette muse? La mort et le destin ne furent pour rien dans l'inachèvement de l'Inachevée. Mais ceci échappe même au symbolisme. Le peintre ne manie ses pinceaux que mis dans l'état second par la musique. Déjà, paraît-il, Léonard ne travaillait qu'aux doux accords des voix et des instruments. Ainsi qui sait qu'il ne reste quelque chose d'une chanson de Josquin sur les souriantes lèvres de Mona Lisa?

Ces flammes jaillissantes cristallisent en pics vertigineux pour nous évoquer la *Neuvième* : son adagio ne fait rien de plus qu'apparaître quelques anges en plein ciel. Enfin dans la *Marche funèbre de l'Héroïque* où Romain Rolland entend, paraît-il, une dynastie de Pharaons en voyage, Gustave Bourgogne entrevoit une pompe funèbre et militariste, si j'ai bien vu, a travers les avenues de quelque cité nibivite. Avec une telle œuvre cependant, nous entrons déjà dans le domaine de la « musique à programme », où il m'a semblé bien plus difficile de le suivre. Moussorgsky prenait les tableaux de son ami Hartmann pour en faire des morceaux de piano : mais le bydlo continuait d'y canoter à travers toutes les ornières du steppe, et la Tour de Kiew d'y sonner de toutes ses cloches. A l'envers Gustave Bourgogne emprunte une *Danse Macabre* à Saint-Saëns, mais en la dépouillant de ses trépassés valseurs, de sa Mort menétrière et du gallinacé de la débandade matinale. Ainsi mes préférences se localisent et s'attardent en un petit sanctuaire voué au culte pictural de *Parsifal*. Les Chevaliers y montent vers une immarcescible lumière « à la Gustave Moreau », et une éblouissante croix écarlate y symbolise le Thème de la Foi. Qu'importe si le rouge (voir plus haut) est la couleur directement opposée aux aspirations plutôt « spirituelles » de ce thème, lequel est d'ailleurs en un la bémol indiscutable. Les théories comptent peu devant les belles réalisations. En voici une. Et l'on rêve volontiers du sublime Prélude s'élevant devant un rideau de scène marquée de ce signe.

MM. Rouché et Gheusi attendent beaucoup de Gustave Bourgogne au théâtre. C'est la couleur telle que la réalisa Bourgogne qui sauvera la musique au théâtre, dit le directeur de l'Opéra Comique. Son art contribuera d'une façon remarquable au développement de la science scénique, renchérit celui de l'Opéra. Certes je m'incline devant ces deux autorités. Tout de même, le Bleuïsme appliqué au décor du drame lyrique ne manquerait-il pas de quelque indispensable « cordialité pour le réel »? Je le crains. Mais à côté du drame lyrique, il y a le ballet, le ballet qui nous introduit si bien dans ce monde féerique de toutes les « correspondances » : celui où les sons donnent couleurs, et fleurs les femmes... Et voici que l'érudit André Georges vient — avec quel a propos — me rappeler une phrase de Gautier : « Le ballet, dit-il, est l'œuvre la plus synthétique, la plus générale, la plus humainement compréhensible qu'on puisse entreprendre, un hymne sans parole à la musique des sphères que Platon entendait gronder dans l'espace, une procession sacrée rappelant les évolutions stellaires... ».

Ce qui suffisait bien pour qu'à la façon de Ramsès I et du grand Sourd, le bon Théo ait été bleuiste avant la lettre...

JOSÉ BRUYR.

